

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficience visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

PLATEAU

Du même auteur chez Voir de Près,  
éditions en grands caractères :

*Orphelines*

*Buveurs de vent*

*Glaise*

*Grossir le ciel*

*Né d'aucune femme*

FRANCK BOUYSSÉ

# PLATEAU

*Roman*



**VOIR DE PRÈS**

© 2018, La Manufacture de livres  
© 2022, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-480-0

VOIR DE PRÈS  
6, avenue Eiffel  
78424 Carrières-sur-Seine cedex  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*Mais ici, sur cette terre, on aurait dit  
que le labeur était vain. La faune et  
la flore croissaient ou disparaissaient,  
prospéraient ou dépérissaient, totalement  
indifférentes  
à l'être humain et à sa volonté. Un  
homme peut imprimer sa marque, qu'ils  
disaient ! Mensonges et balivernes. Je  
vous le dis devant Dieu : un homme  
pouvait bien se battre et besogner toute  
sa sainte vie durant  
sans imprimer la moindre marque ! Rien !  
Absolument aucune marque suffisamment  
profonde !*

*Ken Kesey  
Et quelquefois j'ai comme  
une grande idée*

*Car le Beau n'est rien d'autre que le  
commencement du Terrible...*

Rilke  
*Élégies duinésiennes*

## PROLOGUE

Cet endroit, on s'y jette avec dévotion. On s'y perd, aussi, guidé par l'instinct, quelque chose de sacré. Quand les voix se muent en mortelles suppliques et les chants en discours primitifs. Un endroit où se tenir debout, dans l'orgueilleuse posture de l'initié. Un endroit où le monde s'arrête chaque jour pour des armées d'êtres vivants incapables d'en imaginer un autre, et si quelque fou avait l'idée d'y bâtir une ville, il s'en trouverait toujours un pour sculpter sa propre folie dans le tronc d'un chêne centenaire, et remiser l'âme égarée dans la profondeur des enfers.

Un endroit où l'on prie encore à l'édification d'une simple maison de pierres grises parfumées de torchis, et même qu'on n'en voudrait à personne que des dieux anciens se risquent à émettre un avis contraire.

On s'en remettrait à eux sans discussion. Car aucun homme sain de corps et d'esprit n'est en mesure d'offrir quoi que ce soit à cette terre et, prenant conscience d'une telle évidence, il peut y demeurer, la servir en quelque manière, chevaucher les montagnes, dépenser un bonheur asservi durant le temps d'une existence, et puis pourrir dans la vallée.

La roche affleure bien souvent, distançant ajoncs, callunes et toutes sortes d'herbes faméliques. Les arbres, quand il y en a, on ne sait dans quelle matière ni jusqu'où ils vont puiser le sens de leur vie, dans quelle terre ruissellent leurs racines, sur quel magma la graine a bien pu germer et enfanter, avec l'unique projet de subir le vent, le froid, la neige et parfois la brûlure. Là où la mort modèle la vie jusqu'à la déraison. Là où des rochers se dressent vers le ciel, desquels dévalent des ombres impénitentes et se retirent en terre sainte. Là où le

vent se laisse aller à parfaire les sons pour rien d'humain. Là où de peureuses sirènes viennent et repartent, leurs voix atones disparaissant dans la canopée torturée par la brise. Où de pauvres graals emplis de sève et de sang sont attirés par un même cœur enfoui dans les tréfonds de la terre. Où l'alternance des saisons bride les espoirs de ce monde. Où la seule obsession de la fleur visitée par l'abeille est de faire face à l'hiver glacé. Là. Où la pluie ruisselle sur des tuiles d'écorce pour s'en aller rejoindre de profondes citernes.

Ici, c'est le pays des sources inatteignables, des ruisseaux et des rivières aux allures de mues sinuant entre le clair et l'obscur. Un pays d'argent à trois rochers de gueules, au chef d'azur à trois étoiles d'or.

Ici, c'est le Plateau.

# 1

Il est une ombre sur le Plateau, un germe sous un tégument, un murmure porté par le vent qui courbe à peine l'échine des herbes.

Imago prêt à toutes les mues.

Il trace de mystérieux symboles sur son visage avec un morceau de charbon de bois. Marques runiques intraduisibles. Folie déployée sur sa peau, comme des souvenirs pas encore nés, les puissantes déraisons qui turbinent hors des frontières de son corps.

Ses pieds n'ont pas encore foulé le sol, ses empreintes n'ont pas honoré ce monde sauvage. Ses yeux n'ont pas vu danser les étoiles sur les eaux noires des étangs et sa voix n'a pas glacé la nuit.

Il sait.

Il sait tant de choses au sujet de la peur et du sang. Leur goût. Le ferment si excitant de la crainte qui fait relever la tête au cerf

inquiet et voler plus haut les oiseaux dans le ciel. La proie, qui ne soupçonne encore rien du sang qui déboule d'un torrent d'altitude. Peur et sang, jumeaux maléfiques s'abreuvant à son propre sein.

Il sait.

Il est une ombre en suspension, diluée, insaisissable, chantournée au gré des vents de ses désirs.

Une ombre, qui hante le silence et frôle les clochers des églises.

Tout à la fois.

L'ombre d'un homme.

Il est le Chasseur.

Il n'est pas dix heures du matin.

Deux hommes sont assis sur un tertre rocheux. Ils mangent du pain, du jambon cru et du fromage et boivent, à tour de rôle, du vin rouge au goulot d'une bouteille en verre. Un lièvre d'une dizaine de livres au museau luisant de sang et deux fusils de calibre douze gisent sur un lit de mousse, à portée de main. Deux beagles tournent autour des chasseurs en reniflant, à l'affût de croûtons de pain, de rogatons et de gras de jambon, jetés machinalement par l'un ou l'autre des hommes. La composition a des allures d'armoirie médiévale d'un autre temps, un genre de langage héraldique.

Quelques rangs de maïs et de topinambours s'étalent en contrebas, assujettis à une langue de terre à peine plus large qu'un pont sur la rivière, prolongée par une lande

de carex bordée de bruyères. On peut voir des morceaux de tissus flottant dans le vent, encore accrochés à une croix faite de piquets cloués, et tout en haut un chiffon cousu vomissant la paille par une hideuse bouche peinturlurée.

À l'aplomb, comme une avant-garde de l'automne, le soleil éparpille une lumière orangée sur une lisière de hêtres qui balisent au loin des prairies épuisées.

Karl, ses manches de chemise retroussées jusqu'à la naissance du biceps, passe le revers d'un pouce sur l'arête de son nez pour chasser une mouche. Il coupe une tranche de fromage, sans retirer la croûte, et l'enfourne dans sa bouche. Ses avant-bras boursouflés de veines biscornues ressemblent à des poteaux en fer recouverts de tiges de glycine.

Virgile relève les yeux sur l'horizon qui danse au loin dans une brume irréaliste fabriquée par l'usure de son regard. Il semble consumer les dernières flammes d'une très

ancienne vigueur et, sous son visage abrasé, des os saillants ondulent sous la peau quand il mâche. Un accès de tristesse le frappe au plexus, d'un coup sec, et vient se nicher au fond de son ventre. Dans le ciel, un milan noir s'enroule autour d'une corde invisible et grimpe en écaillant l'azur de ses cris perçants, vers calibrés d'un psaume. Virgile ne se risque pas à vérifier de quel rapace il s'agit, il se force à cadrer le premier plan de ses mains occupées à ranger les restes du repas dans du papier d'aluminium. Un an plus tôt, le médecin de famille lui a parlé de cataracte, mais, n'étant pas certain de son diagnostic, il a souhaité l'avis d'un spécialiste. Puis les mots du spécialiste, temps morts, respirations, fruit de l'expérience, rien de compassionnel : *dégénérescence maculaire*. Et le confrère a dit, en se raclant la gorge, le futur proche et le lointain. Ce lièvre que Virgile a tiré au jugé, ne le distinguant pas entre les touffes d'ajoncs, pas